

PAUL « TEX » LECOR, Peintre du silence

Dehors c'était l'automne. Une de ces belles journées ensoleillées du début septembre. Midi quinze, Tex arrive au volant de sa fourgonnette en compagnie de sa sœur. Et nous partons en direction de Saint-Louis-de-Terrebonne, à vingt-cinq milles de Montréal où l'artiste vit depuis 1972 avec sa femme Louise et ses trois enfants, Marie-Douce, Sagué et Anne-Marie.

Au bout d'un petit chemin de campagne, nous arrivons à la maison, vieille demeure québécoise restaurée. À la clôture, deux chiens montent la garde. Ils sont attachés et leurs aboiements en disent long sur leurs qualités de gardiens. Pourquoi ces chiens et pourquoi les tenir attachés?

« Ici, dit Tex, c'est le seul coin où je peux avoir une vie privée ». Seuls les membres de la famille peuvent approcher les chiens qui n'hésitent pas à chasser les importuns et qui ne permettent à quiconque de venir sur le terrain, à moins d'y être spécialement invité.

« J'ai dû agir de cette façon pour protéger mon intimité, car certains dimanches, le champ que tu vois à côté de la maison ressemblait plutôt à un vaste stationnement. Tous les prétextes étaient bons pour venir saluer l'artiste, s'arrêter pour un bout de prière à la croix du chemin installée sur la terre, demander un verre d'eau... »

Tout à côté de la maison, il y a l'atelier où l'artiste peint pendant la majeure partie de l'année, lorsque le temps ne lui permet pas de travailler à l'extérieur. Autour de nous c'est le calme, les chiens se sont tus et nous nous installons en haut de la grange dans le vaste atelier, baigné de la lumière vive de l'après-midi automnal.

Laissons le peintre nous raconter lui-même la petite histoire de cet atelier : « J'avais déjà acheté une belle grange lorsqu'ils ont construit l'aéroport de Mirabel. Les types qui me l'avaient vendue, m'avaient dit qu'ils viendraient la reconstruire sur mon terrain. Ils ont « démanché » la grange, morceau par morceau et ils ont numéroté les pièces avec de la craie. Puis ils les ont transportées dans ma cour. Mais durant la nuit il y a eu un orage et le lendemain il n'y avait plus un seul numéro inscrit sur les pièces. J'ai été obligé d'engager un ingénieur qui avait étudié l'architecture de l'époque pour pouvoir faire remonter ma grange. Car eux, ils n'étaient pas capables de remettre les pièces et les chevilles de bois ensemble. »

« Cette grange qui était censée me coûter 2 500.00\$ m'en a coûté près de 10 000.00\$. Parce qu'en plus, un de mes voisins, sans mal faire, pour me donner un coup de main, voulait monter ma grange sur une base de ciment. Et il a fait les formes avec du contreplaqué d'un quart de pouce... Les camions de Miron n'arrêtaient pas de mettre du ciment là-dedans! C'était épouvantable. Elle ne tombera jamais dans mille ans ma grange... »

« Les gars qui m'avaient vendu la grange sont revenus me voir par la suite pour me demander si je serais intéressé à acheter la première petite école rurale de Sainte-Scholastique. Je suis allé la voir et je me suis dit qu'elle ferait un atelier magnifique. J'ai répondu que je l'achetais à la condition de la construire là où je leur indiquerais. Sans hésiter, et surtout sans penser, ils ont signé le contrat. Quand ils sont arrivés avec la petite école, je leur ai dit : je la veux sur la couverture de la grange. Tu peux

t'imaginer qu'ils ont travaillé pour le prix qu'ils me demandaient... » à ce souvenir, Tex éclate de rire, de ce rire sonore et franc qui le caractérise, heureux du bon tour qu'il venait de jouer.

POURQUOI LE SURNOM DE TEX?

C'était à l'époque où le peintre était étudiant. Tex était allé faire la récolte des blés dans l'Ouest. Il s'était acheté une ceinture sur laquelle était inscrit « Texas ». À son retour à Montréal, les lettres « a » et « s » s'étaient effacées et à l'École des Beaux-Arts on lui attribua le surnom de « Tex ».

Paul « Tex » Lecor est né en 1933 à Saint-Michel-de-Wentworth dans la région de Lachute. Son père était Breton, de l'Île d'Ouessan et sa mère Québécoise de descendance indienne de la Pointe-Bleue. De son père, Paul Lecor garde le souvenir d'un homme qui savait tout faire et qui connaissait tout. « Mon père, dit-il, c'était un peu un dieu. Il avait beaucoup d'instruction, connaissait la loi, pouvait être notaire, avocat. » C'est dans le comté d'Argenteuil que Paul fait ses études chez les Clercs de Saint-Viateur jusqu'en 9^e année, où le frère de Paul-Émile Borduas l'encourage à dessiner. « À l'école j'étais très dans la lune et je dessinais partout », dit Tex.

La première personne qui l'a sérieusement influencé en dessin c'est un caricaturiste de la presse, Marcel Lanctôt. Le caricaturiste qui était venu passer une semaine de vacances chez les Lecor dans le nord, lui a montré les techniques du dessin. Tex parle de cette époque où il avait onze ans et où il illustrait des histoires vraies et d'autres qu'il inventait, qu'il racontait à ses amis. Le père de Tex était peintre également mais son fils le trouvait trop académique.

COMMENT IL EST ENTRÉ À L'ÉCOLE DES BEAUX-ARTS

L'École des Beaux-Arts, c'est la réalisation d'un rêve. À l'âge de dix-sept ans il arrive à Montréal sans le diplôme de 12^e année nécessaire pour l'admission à l'École. Paul Lecor forge alors son diplôme. Un peu plus tard lorsqu'il avoue ce fait à ses professeurs, ces derniers font compter le « faux » pour son examen de dessin de précision!

Il sait seulement après la première année d'étude que le directeur de l'École Charlebois était un ami intime de son père, qu'ils avaient fait leurs études de Beaux-Arts ensemble à Paris et qu'ils étaient de connivence pour le faire admettre à l'École. Il étudie de 1951 à 1958 aux Beaux-Arts, dont six ans de peinture, décoration et dessin et un an en publicité et dessin commercial, avec les professeurs Jean Simard, Irène Sénécal, Yves Ley et Jacques de Tonnancour. Au sortir de l'École, Paul Lecor s'installe dans un atelier rue Ste-Famille. Il croit alors qu'il peut vivre de sa peinture et que toutes les portes vont s'ouvrir devant lui.

« Tu t'imagines que tu vas conquérir le monde mais tu te frappes sur les murs assez rapidement. » Il raconte à ce sujet l'anecdote suivante : « J'étais allé dans une galerie de la rue Sherbrooke, avec cinq ou six bons tableaux que j'avais pris le soin de bien peindre. La personne que j'ai rencontrée m'a regardé en riant, en me disant : Come back when you are good. Dernièrement, j'ai rencontré ce type qui m'a dit : Why you don't come in my gallery? Je lui ai répondu : Because I am good. »

Paul Lecor aime se souvenir des jours difficiles sans amertume. « Il est faux de dire que je suis un peintre du dimanche et que je suis venu à la peinture après avoir réussi dans le monde du spectacle. C'est tout le contraire.

Il a été un des premiers à peindre dans les rues de Québec, un ville qu'il affectionne. Le maire Gilles Lamontagne, lui avait même accordé une permission spéciale pour lui permettre de faire des portraits

au pied de la statue de Champlain. Au sortir des Beaux-Arts, il était extrêmement difficile de vivre seulement de peinture. Il se souvient d'hivers qu'il a passés dans des garages non chauffés, son atelier étant situé à l'étage au dessus des automobiles et où il devait peindre avec trois ou quatre paires de pantalons et deux à trois chandails sur le dos.

À cette époque, il n'avait pas assez d'argent pour acheter le matériel nécessaire. Il peignait la plupart du temps sur du masonite ou des portes de garde-robe. Tex raconte qu'il est déjà parti d'une maison de chambres avec la porte du garde-robe, au grand désarroi de la propriétaire qu'il est allé rembourser d'ailleurs quelques années plus tard pour « le tableau du garde-robe ».

Tex a beaucoup travaillé en atelier avec Léo Ayotte qui était sur la rue Saint-Christophe. C'est un peintre qui l'a beaucoup impressionné. « C'est vraiment Léo qui le premier, m'a fait mordre dans la peinture; c'était un infatigable au travail. On était toujours ensemble; ou bien il était dans mon atelier ou bien j'étais dans le sien. » C'est à cette époque qu'il commence à chanter tout en s'adonnant à la peinture. Alors débute pour lui une nouvelle carrière qui, en 1967, devait l'accaparer à la radio, à la télévision et sur la scène. Le monde du spectacle devait lui apporter une certaine sécurité financière, mais il ne délaisse pas pour autant la peinture. Entre deux spectacles, il s'arrête pour fixer sur la toile des sujets rencontrés lors de ses tournées.

Aujourd'hui il donne des spectacles pendant l'été seulement et il en profite pour faire en même temps une tournée de peinture. Cet été il est allé en Gaspésie et au Nouveau-Brunswick. « Peindre et chanter ce sont deux moyens différents de s'exprimer, dit-il, mais il y a une continuité. J'ai des choses à dire et je veux les dire ». En chanson comme en peinture, Tex se plaît à raconter des histoires; chacun de ses tableaux retrace une période, une époque, un instant que l'artiste a pu saisir dans toute son intensité et qu'il veut spontanément faire partager. « Mon monde de spectacles c'est l'Abitibi, la Gaspésie, les gens qui connaissent cela, des migrations de caribous, l'arrivée des corneilles. »

Paul « Tex » Lecor, avoue une certaine nostalgie du passé. « Je me retrouve beaucoup dans les vieilles maisons québécoises accrochées au flancs de côtes. J'adore les villages et l'architecture d'une certaine époque. Je suis toujours à peindre les clochers, les églises, cela fait partie en quelque sorte du patrimoine du Québec. « Quand j'ai eu la chance de voir des animaux dans un champ, je m'arrête, je fais mille pieds pour aller les voir. Pour moi, je me suis trompé d'époque. Je m'ennuie du passé. J'aurais dû naître avec Marc-Aurèle Fortin et ce groupe-là. « J'ai toujours recherché, lorsque j'étais jeune, les impressions de silence et de paix. Je me souviens d'une messe de minuit en hiver. On y était allé en raquettes parce que les chemins étaient bloqués. Au dessus de la montagne, avec ma mère, j'écoutais le vent, je regardais les grands espaces. Cette nuit-là j'entendais juste le bruit des raquettes sur la neige au clair de lune. C'est depuis ce temps que j'adore les grands espaces et le silence que tu perçois dans certaines de mes toiles aujourd'hui.

« Le Québec ça commence juste à être un peu velouté. C'est un pays dur. Mon grand-père avait élevé sa famille de seize enfants sur une petite terre de roche. C'était difficile la vie à cette époque, mais les peintres européens qui étaient arrivés ici peignaient la nature de façon très romantique. Puis le Groupe des Sept et Marc-Aurèle Fortin ont commencé à peindre le pays comme il doit être peint. C'est rude, c'est violent, c'est plein de beaux contrastes. » « Clarence Gagnon a été le premier, selon moi, à capter le Québec comme je le vois. J'ai la nostalgie de voir un bœuf tirer une souche. La peinture c'est de l'histoire. À mon époque, la meilleure référence de ce qui s'est passé autrefois, tu la trouves dans la peinture. »

UN PEINTRE PAYSAGISTE

Paul « Tex » Lecor est paysagiste et se dit de l'école impressionniste. Il sait non seulement refléter l'instant qui passe, l'expression d'un visage, mais traduire sous sa palette de tons clairs un passé qui est toujours présent, des espaces d'hier et d'aujourd'hui, un monde de travailleurs dans leur réalité quotidienne.

Les plus grands poètes, dit Lecor, ne sont pas nécessairement ceux qui sont capables de dire des mots, mais ceux qui savent voir de belles choses, prendre le temps de s'asseoir et de regarder. « J'ai déjà vu des indiens s'arrêter dans un chemin de bois et regarder une fleur pendant une demie-heure. » Tex aime aller en forêt avec les indiens qui savent apprécier le temps, la nature sous toutes ses formes. Peindre c'est un état d'âme. Et Tex se sent fortement heureux d'être dans un pays de contrastes, avec plusieurs saisons, où il peut représenter la nature, avec une lumière, des ombres et des couleurs qui diffèrent. « J'adore peindre des natures mortes, des personnages, des nus. Il y a des saisons où on ne peut aller peindre dehors parce qu'il fait trop froid. En atelier c'est beaucoup plus calme, les coups de pinceaux sont plus sûrs. Te ne tiens pas la toile d'une main, ton chapeau de l'autre. »

UNE VIE DISCIPLINÉE

Paul Lecor a un horaire de travail bien ordonné. Chaque jour entre six heures et dix heures le matin, il travaille dans son atelier. Il considère que c'est le plus beau temps pour peindre, quand les ombres sont longues. Lorsque le soleil se lève, tu vois bien les couleurs, tout se découpe, c'est un autre monde et c'est la même chose lorsque le soleil commence à tomber en fin d'après-midi. Paul Lecor a une vie disciplinée. « Vivre pour moi c'est un plaisir, mais travailler c'est aussi un plaisir. Je considère qu'il y a beaucoup de gens qui sont frustrés et qui sont malheureux parce qu'ils ne font pas ce qu'ils veulent dans la vie. C'est de leur faute s'ils ne veulent pas le faire. J'ai arrangé ma vie de façon à ce que je fasse ce que j'aime. Je me suis marié tard, j'ai des enfants, je suis assez bien établi et j'ai un peu d'expérience. J'ai peu de choses à montrer à mes enfants mais je peux leur aider à apprendre des choses.

Paul Lecor a peint longtemps à l'huile mais il a délaissé ce médium il y a quelques années pour utiliser l'acrylique. Il fait beaucoup de croquis. À ce moment de l'entrevue, il me montre une série d'esquisses rapides prises dans le nord. Des têtes de guides indiens. Sur une des esquisses il y a un indien qui est assis en arrière du canot avec le peintre. Sur la toile dans l'atelier il n'y a plus de canot. Le peintre a assis son modèle à terre et le tableau ne compte plus qu'un seul personnage.

Tex avoue travailler beaucoup son dessin. Je vois des peintres dit-il qui ont certains bons coloris, mais une structure qui ne tient pas debout, c'est mou et faible. « Je crois d'abord qu'avant de peindre, il faut savoir dessiner. Malheureusement, il y a bon nombre de peintres dans le moment qui ne savent pas dessiner et pire encore il y en a qui publient des livres sur le dessin et ils ne savent pas dessiner. Borduas a commencé par dessiner avant de devenir abstrait, il a stylisé ses formes. Je ne pense pas à l'inverse. » Il dit qu'aux Beaux-Arts on apprend à utiliser les matériaux et surtout à travailler régulièrement. « Quand cela fait sept ans que tu vas à l'école cinq jours par semaine, tu as le goût de continuer à travailler. C'est plutôt cela que l'École des Beaux-Arts va t'apporter, pas autre chose. » À propos des abstraits, Paul Lecor se dit en chicane avec des peintres qui sont sortis des Beaux-Arts et qui font encore des drapeaux. « C'est fini cette période-là pour moi. Je me rappelle avoir eu de méchantes prises de bec avec certains. Je ne dis pas que cela n'a pas de valeur ce qu'ils font, mais quand tu as peint pendant dix-huit ans des barres noires sur fond blanc tu pourrais essayer des barres

jaunes sur fond vert de temps en temps, ça ferait changement, même si tu crois que tu as créé une nouvelle école... »

LES THÈMES

Le peintre continue. « J'aime représenter l'immensité, l'eau, des personnages. Les gens qui travaillent de leurs mains m'ont toujours fasciné, par exemple les cultivateurs. J'adore les vieux, j'aime les entendre parler. Ils ont une autre façon d'être devenus calmes et de savoir raconter des choses. On reconnaît mes tableaux par mes personnages qui ont de grosses mains, des bonhommes qui ont l'air calmes et forts. » « J'aime beaucoup les grands espaces. Depuis dix ans, je pilote. Quand tu fais cinq à six cent milles et que tu ne vois même pas une maison, un chat, tu te sens comme dans un autre monde, c'est le grand silence. J'ai vu des caribous à vingt pieds alors que des chasseurs attendent quelque fois deux à trois jours sans en voir de traces. » « J'essaie de ramener cela, de faire sentir ces impressions sur mes toiles. J'essaie de montrer comme c'est immense, comme on habite dans un beau pays. Les coins que je préfère sont la rivière Touctou en haut de Schefferville, la Baie James, la Caniaspiscou, la Grande jusqu'à Fort George. » « J'aimerais dans mon espace de création de peinture, laisser cela aux jeunes d'aujourd'hui. » « Quand tu passes en haut et que tu vois des barils de gazoline, des hélicoptères qui font des recherches pour trouver de l'huile, du gaz, tu t'aperçois que la pollution est déjà rendue-là. Les pluies acides on les voit d'en haut. Dans une vingtaine d'années il n'y aura plus de caribou. Moi je veux laisser ces paysages derrière moi, parce que je les ai vus quand ils étaient vierges. C'est peut-être un grand devoir que je me donne mais je vais essayer d'en faire un bout. Ce que j'exprime dans mes toiles je l'exprime aussi dans mes chansons. Ce que j'essaie de peindre c'est le silence. »

LES FORMATS

Paul Lecor adore peindre des grands formats. Il fait d'ailleurs chaque hiver un 48 » par 72 ». Il a déjà peint « La sortie de la Grand'Messe » qui comptait 100 personnages. Le dernier grand format qu'il vient de terminer s'appelle « Strip », des travailleurs de la Baie James qui regardent le spectacle d'une danseuse nue.

LA COULEUR

Depuis un an les toiles de Lecor deviennent beaucoup plus colorées. Le peintre aime beaucoup les bleus, les verts. Dans sa prochaine exposition, il y aura beaucoup de rouge. Et les teintes sont plus claires. Il y a une raison à cette transformation. Auparavant le peintre peignait toujours sur des fonds noirs ou bruns foncés et depuis un an sur des fonds ocres. Tout récemment, en vue de cette exposition d'automne, il a peint directement sur des fonds blancs. Pourquoi a-t-il changé? Le peintre ne se pose même pas la question. Il aime faire des expériences. Très égoïstement, dira-t-il, je peins pour moi. Les personnages qu'il représente sont tantôt des indiens, des guides qui l'accompagnent dans ses expéditions dans le grand nord ou des femmes, celle qui revient avec ses seaux de lait ou qui vient de ramasser des fruits sauvages, celle qui épluche des patates ou des oignons, ou des travailleurs dans différentes occupations quotidiennes.

Paul Lecor a fait peu de portraits d'enfants. C'est un genre qu'il trouve difficile à traiter. Il estime qu'il a tellement de sujets à peindre qu'il pense manquer de temps. « Quand j'ai terminé une toile, dit-il, il faut que j'en commence tout de suite une autre. » Paul Lecor souligne que sa critique en peinture est sa femme Louise. Lorsqu'il lui montre une toile, il peut voir à son expression s'il y a des retouches à faire. Tex considère que peindre est une affaire d'équipe. Depuis qu'il a décidé de vivre de la peinture il fait équipe, depuis six ans, avec un agent et ami, Denis Beauchamp, qui s'occupe de la

mise en marché de ses tableaux au Québec, au Canada et à l'étranger. Depuis que je travaille avec Denis, explique-t-il, j'ai l'impression que ma carrière avance à pas sûrs.

AUTRES TECHNIQUES

Tex a expérimenté plusieurs médiums. Il a déjà fait de la sculpture. Au cours de la dernière année, il a essayé un genre nouveau pour lui, celui de la gravure pour illustrer un livre d'Antonine Mallet, Maria Agelas, édité par La Frégate. Paul Lecor a trouvé formidable d'avoir à travailler directement sur une plaque. Il désire poursuivre l'expérience et il entend utiliser ce médium notamment quand il ira dans le grand nord pour dessiner des têtes d'indiens. Il a aussi fait un tableau pour une sérigraphie. Connaissant la technique et fort d'une première expérience, le peintre sait qu'il utilisera désormais moins de couleurs sur sa toile pour une prochaine sérigraphie. La photographie est devenue pour lui un instrument privilégié qui lui permet de saisir les moindres coins et recoins qui pourraient servir d'éléments d'atelier. Il considère que la photographie est fort utile surtout pendant certaines tournées où il y a quatre jours sur cinq de mauvais temps. Parmi les peintres contemporains, Lecor estime les Richards, Rousseau, Cosgrove et Jean-Paul Lemieux parce que ce dernier connaît la solitude et les grands espaces... Il voit Bruno Côté de Baie St-Paul, comme l'un des peintres de la relève. « Il peint, dit-il, comme il parle : c'est vrai, c'est coloré. » Lecor peint souvent avec René Hébert du Nouveau-Brunswick et il collectionne des tableaux du jeune Luc Brunet.

PEINTURE ET SPECTACLE

Paul Lecor entend consacrer encore plus de temps à sa peinture et délaisser peu à peu le spectacle d'ici les deux prochaines années, même s'il a continué à peindre de façon régulière depuis six ans et a tenu des expositions à Place Desjardins, à la Galerie Colbert, à la Galerie Charles-Huot, à la Galerie Michel de Kerdour, à la Corniche et chez Gilles Brown. Depuis deux ans, il a exposé à la Galerie Kaspar de Toronto et à la Galerie Heffel de Vancouver. Il raconte que l'un de ses tableaux est accroché dans le bureau de Kenneth Heffel... entre un Tom Tomson et un MacDonald, ce dont il n'est pas peu fier!

UN PROJET CHER

Il rêve d'aller peindre au pays de son père en Bretagne qui, lui-a-t-on dit, ressemble beaucoup à la Gaspésie avec ses falaises et ses villages pittoresques le long de la côte. C'est un voyage prévu pour l'an prochain, avant New-York.

LE MARCHÉ

L'époque est révolue du peintre qui va crever de faim avec sa peinture, ajoute-t-il dans son langage direct. S'il a le moindre talent, s'il croit en son affaire, il n'y a pas de problème, il peut vivre de sa peinture. « Je peux vivre de la peinture mais en suivant des étapes. Il faut selon moi passer par une galerie. La cote d'un peintre s'établit d'abord par la vente. Si un peintre vend, c'est parce que les gens sont intéressés par ce qu'il a à dire. Automatiquement sa cote va monter. Celui qui investit de l'argent dans une toile, s'attend de voir augmenter son prix d'une année à l'autre. Cela fait partie d'un cheminement que j'ai pris le temps de comprendre. Il y a beaucoup de peintres qui se découragent facilement, c'est un monde où il faut que tu te battes. On n'a plus rien pour rien. Le travail et le courage, voilà la clé. »

LE MARCHÉ DES ŒUVRES DE LECOR

Contrairement à la tendance générale du marché durant les cinq ou six années d'avant 1981, la courbe de prix des œuvres de Paul « Tex » Lecor a évolué raisonnablement à la hausse. Malgré l'euphorie des « bonnes années », une demande de plus en plus forte sur un marché qui s'étendait

graduellement hors des frontières du Québec jusqu'à couvrir le Canada entier, l'augmentation annuelle n'a jamais dépassé 15 pour cent. « On a bâti le marché de Lecor lentement, sans excitation, en prenant soin d'établir de solides fondations pour les années à venir. Maintenant, sous l'aspect marché, on peut dire qu'il fait partie des lignes majeures », affirme son agent exclusif Denis Beauchamp.

LES DÉBUTS

Au début, précise celui-ci, on ne prenait pas Lecor au sérieux à cause de l'image qu'il projetait par son activité dans le showbiz. Il a fallu deux ou trois ans avant que les gens se rendent vraiment compte du sérieux de son activité picturale et qu'il entendait y consacrer de plus en plus de temps. Il y a six ans, le spectacle représentait 60 pour cent de son temps alors qu'aujourd'hui il ne représente plus qu'environ 10 pour cent. L'artiste n'exécute pas beaucoup plus de tableaux qu'auparavant, sauf qu'il s'attarde plus longtemps sur la même toile. Il y a cinq ans sa production représentait une centaine de tableaux par année.

À L'EXTÉRIEUR DU QUÉBEC

Il y a deux ans, Tex présentait une première exposition à Toronto, à la Galerie Kaspar; on y a vendu 41 œuvres sur 43! Cette exposition du peintre québécois succédait à une exposition d'Émile Carr et à une autre composée d'œuvres du Groupe des Sept. Le printemps dernier il prenait pied à Vancouver, à la galerie Heffel. À Calgary, il est représenté par la Galerie Masters.

CRITÈRES DE CHOIX

Quand on lui demande quels sont les critères qui permettent à un peintre d'être choisi par des galeries de Toronto ou de Vancouver, Denis Beauchamp raconte ceci : « D'abord, dit-il, ce sont les directeurs de ces galeries qui choisissent, il n'y a aucun doute là-dessus. En ce qui concerne Lecor, nous avons présenté de ses œuvres à trois reprises à Vancouver et à deux reprises à Toronto. Lors d'une première présentation, ils ont d'abord été sérieusement intéressés par son œuvre... mais pas au point de l'accepter dans leur galerie à cause du prix trop bas de ses tableaux! Par la suite, après une deuxième et une troisième tentative, ils ont vraiment pris conscience que Lecor constituait l'un des espoirs de la relève au Québec, au point que maintenant ils le considèrent comme l'un des peintres importants au Canada. Comme tous les directeurs de galerie, ils ont voulu s'assurer du sérieux du peintre, de ses qualités de persévérance, autrement dit ils voulaient être certains d'une continuité. On leur a alors présenté l'artiste. Ce fut l'étape décisive. Ils se sont alors engagés à tenir, chacun, une exposition à tous les deux ans. Ce qu'ils recherchent surtout chez Lecor ce sont les scènes typiques du Québec et les scènes avec personnages. On ne lui associe aucune influence précise. On lui prête un peu du Groupe des Sept, surtout Harris et Jackson, de Marc-Aurèle Fortin mais, somme toute, on le considère comme un peintre personnel et original ».

NEW-YORK ET PARIS

En ce qui concerne les États-Unis, Denis Beauchamp raconte qu'il a fait des tentatives de ce côté, notamment en Californie en participant à une exposition de groupe. Il a constaté que pour se présenter sur ce vaste marché et avoir des chances de s'y implanter, il faut pouvoir aussi offrir des eaux-fortes, des sérigraphies et des lithographies. Il mettra ce projet à exécution seulement dans quelques années quand la cote de Lecor sera vraiment supérieure. Par ailleurs, il est fortement question d'une exposition en Europe d'ici deux ans. Quoiqu'il en soit, le marché de Tex Lecor se porte bien. Une exposition est prévue pour le printemps à Toronto, à la galerie Kaspar. Une autre

suivra soit à Calgary, soit à Vancouver. La programmation est établie à peu près définitivement pour les quatre prochaines années.